

**Liberté**

**LIBERTÉ**  
ART & POLITIQUE

**Le désir**

**André Major**

Volume 15, numéro 1 (85), février 1973

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30545ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Major, A. (1973). Le désir. *Liberté*, 15(1), 5–24.

# Le désir

## I

*(Bruit de tasse heurtant la soucoupe)*

EVELYNE

Tu dors déjà, Phil ?

PHIL

Mais non.

EVELYNE

Ton thé.

PHIL

Minute.

*(Il bâille.)*

PHIL *(d'une voix basse, lente)*

Une journée de fou. Ça fait du bien de fermer les yeux.

EVELYNE

Ecoute, Phil . . .

*(Il soupire.)*

PHIL

J'écoute.

*(Silence. Bruit de tasse dans la soucoupe.)*

---

LE DÉSIR *(suspense conjugal se passant après souper, dans un salon petit-bourgeois, au moment de prendre le thé) réalisé par Ollivier Mercier-Gouin pour la série Premières, a été diffusé le 29 juin 1972, sur les ondes de la chaîne française de Radio-Canada.*

EVELYNE

Si tu préfères dormir ..

(*Il bouge.*)

PHIL

Tu te fâches parce que je ferme les yeux.

(*Elle, surprise.*)

EVELYNE (*surprise*)

Moi, je me fâche ?

PHIL

Pas tout à fait, mais je sens ça venir.

EVELYNE (*résolue*)

Alors ouvre les yeux. Regarde-moi au moins. Non. Reste comme ça. Bien assis, à son aise. Et dire que je t'ai connu agité, toujours en train de courir. Maintenant, pour te faire lever le petit doigt, il faudrait des folies.

PHIL (*lassé*)

Voyons, Evelyne, voyons ...

EVELYNE (*qui se lève*)

Voyons quoi ? Si je me déshabillais, c'est à peine si tu me jetterais un coup d'oeil, et vite tu te rendormirais. A moins que je me déshabille devant le monde ...

PHIL (*s'étirant*)

Tu dis n'importe quoi.

EVELYNE (*se rassoyant*)

Peut-être que là tu ferais quelque chose. Tu ferais quoi, au juste ?

PHIL (*sans conviction*)

Te tuerais tout simplement.

(*Elle rit.*)

EVELYNE

Toi ?

PHIL (*impatience*)

Pas le voisin !

EVELYNE (*moqueuse*)

Tu ferais ça ?

PHIL (*jouant son jeu*)

Je n'aurais pas le choix.

EVELYNE (*inquiète*)

Qu'est-ce que tu veux dire ? Rien ne t'obligerait à aller jusque-là. Rien.

PHIL (*haussant la voix*)

Et mon orgueil ? Mon amour-propre blessé ?

EVELYNE

C'est vrai, je t'appartiens. Je n'ai surtout pas le droit de me donner à quelqu'un d'autre. Je ne suis rien qu'à toi depuis huit ans et pour longtemps. (*Elle soupire.*) — Exactement comme le stéréo. Défense de toucher. C'est bien ça ?

PHIL

J'ai dit ça, moi ?

EVELYNE

Ça revient au même. Tu me tuerais par amour-propre, uniquement parce que j'aurais cessé d'être toute à toi.

PHIL

Façon de parler. Tu sais bien que je serais épouvantablement jaloux et que je t'en voudrais à mort. Je suppose...

(*Il se lève, marche.*)

EVELYNE (*se levant à son tour*)

Laisse ça là !

(*Silence.*)

PHIL

Un nouveau briquet ? Tu te payes du luxe.

EVELYNE

Touche pas, je t'en prie.

PHIL

Ton fétiche ?

EVELYNE

Si tu veux.

PHIL

J'aimerais en avoir un pareil.

EVELYNE (*excédée*)

Cesse donc de détourner la conversation.

PHIL (*jouant l'étonné*)

Ah ! parce que nous avons un sujet de conversation ? Nous parlions du droit de propriété. Si je comprends bien, tu réclames l'absolue propriété de ce briquet, en guise de compensation, j'imagine.

EVELYNE

Quand tu te mets à faire l'innocent, pas moyen de discuter.

PHIL (*consentant avec un soupir*)

Bon, discutons. On dirait que tu as besoin de ça pour vivre. Commence par laisser le briquet tranquille !

(*Elle le dépose sur la table. Bruit de tasse.*)

EVELYNE

Tu penses me connaître, tu es sûr de moi. Depuis huit ans que ça dure. Moi-même, je me croyais sûre de moi.

PHIL

Et après ?

EVELYNE (*excédée*)

Laisse-moi parler.

PHIL

C'est ce que je fais.

EVELYNE (*après avoir hésité*)

J'aime mieux que tu ne me regardes pas.

(*Il soupire d'exaspération.*)

PHIL

Encore une de tes conventions ! Je regarde où ? Par terre. Bon, vas-y, je regarde mes lacets.

EVELYNE

On croirait que je suis la femme la plus fidèle du monde. Que je ne regarde jamais ailleurs. Que j'ai tout à domicile. Eh bien, non. On se trompe.

PHIL (*d'une voix basse*)

Comment ça ?

EVELYNE

Je me suis aperçue que c'était plus compliqué que ça.

PHIL (*ironisant*)

Une découverte, ni plus ni moins.

EVELYNE

Si on peut dire.

PHIL

Parle pour que je te comprenne.

EVELYNE

Je n'ai pas envie de faire des détours, tu me connais.

PHIL (*agacé, nerveux*)

Accouche, accouche.

EVELYNE

Je ne t'ai jamais rien caché, je t'ai tout raconté à mon sujet. Même ce qui était difficile.

PHIL

J'ai fait la même chose.

EVELYNE

Le jurerais-tu ?

PHIL

J'ai pu oublier certaines choses, des détails... Toi aussi, soit dit en passant.

EVELYNE

Je t'ai tout dit, Phil. Tout.

PHIL

Pas tout.

EVELYNE

C'est vrai, pas tout. C'est ce que j'essaie de faire depuis dix minutes.

PHIL

C'est si difficile que ça ?

EVELYNE (*d'une voix d'abord hésitante, puis résolue*)

Oui... Parce que je suis amoureuse de quelqu'un.

PHIL (*sans réfléchir*)

Un autre ?

EVELYNE

Bien sûr ! Est-ce que je t'aurais empêché de dormir pour t'apprendre que je t'aime ?

PHIL (*riant jaune*)

Sûrement pas !

EVELYNE

J'ai tout compris ce matin.

PHIL

Quoi exactement ?

EVELYNE (*s'emportant*)

Si tu continues à me couper la parole, comment veux-tu que j'y arrive ?

PHIL (*très sec*)

Je la ferme.

(*Silence.*)

EVELYNE

Prends pas cet air-là, ça m'agace, ça m'agace !

PHIL (*adouci*)

Quel air veux-tu que j'aies ? L'air idiot ?

EVELYNE

Ce matin, en revenant de l'école, je me suis rendue chez Aline. J'ai vu Gilles...

(*Elle s'arrête, comme si elle attendait son intervention.*)

(*Silence. Phil toussé, d'une fausse toux.*)

PHIL

Il était là, lui ? Toujours en congé le lundi... Il t'a dit

s'il pourrait venir à la chasse, la fin de semaine prochaine ?

EVELYNE (*pressée*)

Non. Pas été question de ça. Mais moi, j'ai remarqué que j'étais folle de lui, que devant lui je n'étais plus la même, comme si je rajeunissais, c'est fou, hein ?

PHIL (*tout bas*)

Ah...

EVELYNE (*abruptement*)

Il sortait du lit, en pyjama.

PHIL (*réveur*)

Curieux, il n'en porte pas d'habitude.

EVELYNE (*baissant le ton*)

Toi ! Si je dis qu'il était en pyjama, c'est que je l'ai vu en pyjama.

PHIL

Un pyjama rayé ?

EVELYNE

Non, bleu. Qu'est-ce que ça peut faire ? (Elle reprend souffle. Son débit est lent.) — À sa façon de me regarder, je me sentais fondre, j'étais molle. Il m'aurait touchée, je n'aurais rien pu dire, rien.

PHIL

Eh bien !

EVELYNE (*sur le même ton, aussi lentement*)

Il me regardait avec son sourire. J'étais là. On se regardait.

PHIL (*faussement enjoué*)

C'est bien Gilles ! Il sourit tout le temps, sans raison.

EVELYNE

Peut-être. Mais son sourire, toi, ça te laisse froid. Moi, ça me donnait le frisson.

PHIL (*ricanant*)

C'est ça, ta découverte ?

EVELYNE

Comprends donc !

PHIL (*s'emportant*)

Cesse de tripoter ton maudit briquet ou bien ça va mal tourner. Dis-moi, tant qu'à y être, d'où il vient ? Pas de Gilles, en tout cas...

EVELYNE

Je l'ai emporté par distraction.

PHIL

Raison de plus pour le laisser tranquille. L'idée que tu joues avec son briquet en me racontant ton histoire... Alors tu es amoureuse de lui, comme ça, tout d'un coup, à cause de son sourire ?

EVELYNE

Comme tu dis. Et ça ne prendrait pas grand-chose pour que, je sais pas, moi...

PHIL (*la coupant*)

Tu couches avec lui ?

EVELYNE

J'aurais pu garder ça pour moi, j'ai bien failli le faire, sachant comment tu réagirais.

PHIL

Parce que selon toi j'ai réagi ?

EVELYNE

A ta façon, oui. Sans crier. Rien qu'en me regardant de haut, en me disant de ne pas tripoter son briquet.

PHIL

Je regardais tes mains, le briquet, je t'écoutais tout simplement, sans juger...

EVELYNE (*la voix brisée*)

C'est ce que tu dis. Tu ne te vois pas. Tu me jugeais indirectement, en fixant mes mains. C'est insupportable. Regarde ailleurs. Le mur, le stéréo, n'importe quoi !

PHIL (*étonné*)

Mon Dieu ! on te croirait coupable d'un crime. Il n'y a pas de quoi, pourtant. Tu l'as vu en pyjama, et tu as pris son briquet distraitement, dis-tu. Et après ? Pourquoi en faire un drame ?

EVELYNE

Tu oublies un petit détail...

PHIL ( *cynique*)

C'est vrai, tu es tombée amoureuse de son sourire.

EVELYNE

Qu'est-ce que tu vas faire maintenant ?

PHIL

Tu me demandes ça à moi ?

EVELYNE

Pas si fort ! Pom vient juste de s'endormir. Tu m'as laissée parler et tu piques une crise.

PHIL

Elle est bonne, celle-là ! Je pique une crise, hein ? Je casse tout. Un coup parti, accuse-moi de t'avoir égorgée. (*Il se calme.*) — Aline a dû remarquer votre manège.

EVELYNE

Aline ? Qu'est-ce que tu vas chercher là ? Elle était sortie.

PHIL

Tu le savais ?

EVELYNE (*bésitant*)

Oui et non.

PHIL (*mâchant et détachant ses mots*)

Oui ou non ?

EVELYNE

C'est-à-dire qu'elle m'avait laissé entendre qu'elle devait magasiner, mais rien de certain. Il en a été question.

PHIL

Tu es allée chez eux au hasard, sans vérifier ?

EVELYNE

Dans un sens, oui.

(*Silence. Il se lève.*)

PHIL

Moi aussi, j'ai un aveu à te faire. Du même genre. Non, j'exagère. Mais les jambes d'Aline me coupent le souffle, c'est bien simple, des jambes ! Tu n'as pas remarqué ? Les femmes voient toujours ça, pourtant.

EVELYNE

Dis tout de suite que tu as envie d'elle.

PHIL (*fier de lui*)

En un mot, oui.

EVELYNE (*d'un ton moqueur*)

On ne dirait pas ça à te voir.

PHIL

Pourquoi ?

EVELYNE

C'est à peine si tu la regardes. Tu n'as pas l'habitude de faire attention aux femmes.

PHIL

Pure supposition de ta part. Tout ce que je peux te dire, c'est que je passe une mauvaise soirée quand Aline porte un pantalon.

EVELYNE

Pauvre Aline ! Et elle se compte chanceuse d'avoir son Gilles. Elle est loin de se douter qu'elle a des admirateurs. Tu aurais dû la complimenter. Parce que bien sûr tu n'as pas osé aller jusque-là.

PHIL (*ricanant*)

Tu me connais : la timidité même. Et puis d'ailleurs c'est la femme de mon meilleur ami. Comment veux-tu ?

EVELYNE

Il n'a pas tes scrupules, lui.

PHIL (*la provoquant*)

Qu'est-ce que tu en sais ? C'est toi qui es amoureuse de lui, pas lui.

EVELYNE (*apitoyée*)

Tu n'as rien compris, Phil. Il faut tout te dire, comme à un enfant. Tu me compliques les choses, tu fais exprès. Crois-tu vraiment que je suis restée là à le regarder sourire et qu'il n'a pas bougé d'un poil ?

PHIL

J'aime bien ta formule : pas bougé d'un poil !

EVELYNE

Tu as tort, ce n'est pas drôle du tout. Les choses n'en sont pas restées là.

*(Silence.)*EVELYNE (*sanglotant*)

J'en peux plus, Phil. Fais un effort. J'en peux plus !

PHIL (*adouci*)

Voyons, Evelyne, voyons. J'écoute. Parle qu'on en finisse.

EVELYNE (*reniflant, reprenant son ton habituel*)

Je t'ai menti tout à l'heure. L'histoire date d'un mois. Ça remonte à la fin de septembre. Entre-temps, j'ai essayé de t'en parler, ça restait pris là-dedans. La première fois — tu le connais, Gilles —, il a voulu qu'on danse. Ça faisait des années... On a dansé sur un tango. Je sais bien que c'est fou. Tu peux deviner le reste, pas besoin de faire un dessin.

PHIL (*très sec*)

Je manque d'imagination.

EVELYNE

Tu veux me forcer à tout dire ?

*(Silence.)*

EVELYNE

Tant pis. Tant mieux, ça m'est égal. Je vais me soulager. Il était en pyjama, collé sur moi, tu comprends ? Si ce matin-là tu m'avais dit que tu m'aimais...

PHIL (*furieux*)

Non, pas ça ! Je te vois venir. C'est gros comme le bras : tu as fait ça parce que tu doutais de mon amour. La vieille histoire. Oublie ça. Continue.

(*Silence.*)

PHIL

Tu préfères que j' imagine la suite à ma façon ?

EVELYNE

C'est ce que tu fais déjà, quoi que je dise. Tu exagères ce que je dis. Ça se passe toujours comme ça. Regarde ailleurs !

PHIL (*rugissant*)

Vas-tu finir par laisser ton briquet sur la table ?

EVELYNE

Serre-moi dans tes bras, Phil. J'ai froid.

(*Il soupire d'impatience.*)

EVELYNE

Serre-moi.

(*Silence.*)

EVELYNE

Je t'écoeure, dis-le !

PHIL

Vide ton sac.

EVELYNE

Mon sac... Je le porte depuis la première fois. Même à ce moment-là, je devinais ce qui m'attendait. Je te voyais devant moi quand il me serrait dans ses bras. Je me disais qu'après j'aurais honte. Ta façon de me regarder surtout... C'est ce qui m'a empêché de parler. J'ai attendu, sais-tu pourquoi ? Parce que j'avais envie de lui encore, et je ne voulais pas que ça finisse aussi vite que ça avait commencé.

PHIL

Il était excité ?

EVELYNE

Phil !

PHIL

Excuse-moi, sainte-nitouche, je suis allé droit au but.

Mais entre nous, tu devais le sentir excité. Tu devais l'être, toi aussi.

EVELYNE

J'étais comme de la guenille, je me laissais faire.

PHIL

Tu ne faisais rien, toi, bien entendu ?

EVELYNE

C'est-à-dire . . . Si tu insistes. J'aurais voulu qu'on reste comme ça, collés, à s'embrasser. (*Elle s'arrête.*) Tu n'en as pas assez, je suppose. On n'en pouvait plus, on avait trop envie, c'était plus fort que nous.

PHIL

Tu as résisté un peu, pour la forme ?

EVELYNE

Pas du tout. Je me balançais de tout le reste. Je me suis laissée tomber sur le lit, il sentait le sommeil, son odeur à lui.

(*Il se lève.*)

PHIL

Ça suffit ! Ferme-la. Je ne veux plus rien savoir. J'en ai jusque-là.

(*Il marche.*)

EVELYNE

Phil ! Si tu t'en vas, ça n'arrange rien. Reste, Phil !

(*La porte claque.*)

## II

(*Il est seul, dehors. Le vent, ses pas qui froissent les feuilles sèches. Il se parle d'une voix essoufflée, intermittente.*)

PHIL

J'aurais dû mettre mon paletot . . . Tu parles d'une affaire ! C'est bien moi, on peut dire que j'attire les coups bas. Je passe pour innocent. En réalité, je suis bête. Ils ont dû se tordre de rire. Combien de fois c'est arrivé ? Tiens, elle a oublié de le dire. C'est ma faute : partir au moment où l'action commençait. (*Il a un petit rire.*) — Je me suis sauvé, pas tellement parce que j'étais dévoré de jalousie, pas pour ça.

non. Leur histoire m'excitait, j'ai l'impression. Comme si j'avais été là. Comme si je me mettais à leur place avec Aline... (*Silence. Il marche, s'arrête.*) — Ils dansent en se léchant le nez, les maudits ! Lui, tel que je le connais, il fait tout pour qu'elle se pâme, lui suce la peau du cou — elle est sensible à ça —, peut-être qu'il lui respire dans l'oreille. Elle fourre son nez dans son pyjama, son ventre... Elle a toujours eu un faible pour le bas de la ceinture, la partie pileuse du bas-ventre. Chère Evelyne ! J'aurais pu lui éviter cette confession pénible en lui racontant tout, exactement comme les choses se sont passées. Quand je pense qu'elle a recommencé le même manège dix fois, peut-être plus, et moi je ne voyais rien, je ne sentais rien. A peine si j'ai remarqué son goût pour certaines acrobaties inhabituelles — mets-toi comme ça, colle les jambes... On peut dire qu'elle m'a fait profiter de ses essais dans le lit de Gilles. Il faut lui donner ça, elle ne garde rien pour elle. Mal placé pour me plaindre. En tant que mari, je suis obligé d'être hors de moi, prêt à tout pour sauver la face. Mais pour être franc, si tu vois rouge, mon Phil, c'est un peu beaucoup parce que tu as honte d'avoir été, disons-le, trop bête pour prendre Aline dans tes bras quand tu en avais envie. Tu leur en veux d'avoir fait ce qui leur trottait dans la tête, alors que toi, tu te contentais d'avoir Aline en rêve, Aline qui t'ouvrirait ses belles jambes fraîches... Tu ne pouvais pas savoir. Tu dis ça comme si tu avais attendu qu'ils osent avant d'oser à ton tour.

(*Silence. Il marche.*)

— Elle doit pleurer comme une folle. S'en faire. Croire que j'ai couru assassiner mon ami de toujours. J'y ai pensé. affaire d'honneur. Virilité oblige. (*Il rit très vite.*) Curieux que je ne lui en veuille même pas. Ni à elle d'ailleurs. En me racontant ça, elle devenait une autre femme, c'était comme si j'avais à la reprendre à force de séduction. Oui, c'est ça, notre conversation était érotique, ce qui la rendait érotique c'était leur approche animale, cette façon de passer tout de suite du désir aux gestes, sans bla-bla, aussi simplement qu'on mange la pomme qu'on a dans la main. Ils se sont mangés à pleine bouche en même temps qu'ils se mangeaient des yeux. A bien

y penser, tout était simple : elle était là, lui dans son pyjama, bandé comme un singe, maudiquement plus attirant que moi quand j'arrive, fatigué mort, avec toujours la même fiole sur les épaules. Je m'écrase dans mon fauteuil, l'air vache. On ne peut pas lui demander d'avoir l'envie féroce de se jeter sur moi.

Et dire que je me traitais de cochon quand je fermais les yeux pour imaginer Aline étendue dans le sable, la peau cuite de soleil, ma tête sur sa cuisse, et que pendant ce temps-là Evelyne et lui... C'est à devenir fou. Il l'a déshabillée, elle s'est retournée, les seins humides collés sur son ventre. Défait le cordon de son pyjama. Elle criait : « Vas-y, vas-y ». Ça devait être bon puisque ça dure depuis un mois. Les fois suivantes, ils sont allés plus loin, j'imagine, plus besoin de danser avant de se jeter au lit. Elle s'en veut maintenant d'avoir parlé au risque de tout gâcher, ça se comprend, elle s'en veut parce qu'elle ne peut pas vraiment regretter ce qu'elle a fait. Pourquoi ? Est-ce que, moi, je regretterais ? Oh ! non. Je me repentirais devant Evelyne, il faudrait bien, mais ce serait une façon hypocrite de me faire pardonner. Dans le fond, je n'oublierais rien. J'ai tout de même joué le mari indigné et outragé ! Ah ! que je devais être laid à ce moment-là. Laid à faire peur. Je me suis conduit comme le dernier des vertueux, j'ai fait claquer la porte pour qu'elle reste seule avec son remords, sa honte d'elle-même. Et elle m'attend en buvant ses larmes.

### III

*(Il rentre. Il entend Pom et Evelyne.)*

EVELYNE

Va te coucher, Pom. Va.

POM

Non.

EVELYNE

Voyons, Pom.

POM  
Tu pleures.

EVELYNE  
Qu'est-ce qui te fait croire ça ? Il est tard. Tu vas à l'école demain.

POM  
Tu pleures parce que Phil est parti.  
(*La porte s'ouvre.*)

PHIL  
Qu'est-ce que tu fais debout, Pom ? Au lit, tout de suite !  
(*Silence.*)

PHIL  
Plus vite que ça.

POM  
Une bise avant.

PHIL  
Tiens.

(*Il l'embrasse. Pom s'en va. Phil le suit et ferme la porte. De retour au salon.*)

PHIL  
Il ne dormait pas ?

EVELYNE (*maussade*)  
Il s'est réveillé. Il voulait sa bise, tout simplement. Tu l'avais oubliée.

PHIL (*se raclant la gorge*)  
J'ai quelque chose à te dire. Reste assise. De but en blanc, c'est assez difficile, mais puisque tu as parlé, c'est à mon tour.

EVELYNE  
Je m'y attendais. Tu vas m'annoncer qu'on divorce.

PHIL (*après avoir ri*)  
Toujours la catastrophe. Le drame. La fin du monde. Tu es loin de brûler, tu passes à cent milles de la question.

EVELYNE  
Qu'est-ce que...

PHIL (*marchant de long en large*)  
Promets-moi de garder ton calme.

EVELYNE  
Assieds-toi pour commencer. Tu m'énerves.

PHIL  
Pour que tu me sautes en pleine face ? Non, merci. J'aime mieux parler debout, je suis moins exposé à tes coups de griffe. Te souviens-tu de notre voyage, le printemps dernier ?

EVELYNE  
En Gaspésie ?

PHIL  
Pas cette fois-là. Quand on a campé à Sainte-Emilie-de-l'Energie. Tu étais allée au village avec Gilles.

EVELYNE (*scandalisée*)  
Je te demande pardon : il n'y avait rien à ce moment-là, rien du tout !

PHIL  
De ton côté, peut-être. Mais du mien ?

EVELYNE  
Du tien ?

PHIL  
Figures-toi que je suis un homme, moi aussi, et que j'ai des yeux pour voir.

EVELYNE  
Et tu as vu quelque chose ?

PHIL  
Aline.

EVELYNE (*ironisant*)  
Ah ! oui, les jambes d'Aline. Je les avais perdues de vue. Et puis ?

PHIL  
Tu pourrais te forcer un peu les méninges.

EVELYNE (*sèche*)  
Parle clairement !

PHIL  
C'est clair comme de l'eau de roche, pourtant. Ça te servira même d'alibi si je puis dire. Ça nous rendra égaux. Egalement coupables.

EVELYNE  
Tu veux dire que toi et Aline...  
(*Silence. Elle a un rire forcé.*)

EVELYNE  
Aline ? Jamais je le croirai. Tu me fais marcher.

PHIL  
Pour quelle raison ?

EVELYNE  
Me tirer les vers du nez.

PHIL  
Laissons tomber.

EVELYNE

Pas question. Tu as commencé ton histoire, finis-la.

PHIL

Es-tu sûre qu'il dort ?

EVELYNE

Ferme la porte du salon.

(Il la ferme.)

PHIL

Bon. J'en étais où ? Oui. J'avais envie d'elle, pas plus. Vous étiez partis depuis une dizaine de minutes. Elle mettait de l'ordre dans la tente. J'ai voulu l'aider.

EVELYNE

Quelle galanterie !

PHIL

En tout cas, elle avait l'air contente...

EVELYNE

Moi qui la croyais indifférente à tout ça. Gilles disait qu'elle n'avait pas tellement de chien.

PHIL (*agressif*)

Tandis que toi, bien entendu...

EVELYNE

Salaud !

PHIL

Pas de gros mots, on peut s'en passer. Alors je continue ?

EVELYNE

Sors ton linge sale.

PHIL

Toujours est-il qu'en voulant attrapper quelque chose de mon côté, elle manque de tomber et je l'attrappe. Pas besoin de te fournir tous les détails.

EVELYNE

C'est bien toi, ça, avoir peur d'aller jusqu'au bout.

(Elle se lève.)

PHIL

Evelyne, je t'avertis, reste assise.

EVELYNE

A la condition que tu me dises tout.

PHIL

J'attends tes questions.

EVELYNE (*se rassoyant*)

Ça m'a l'air cousu de gros fil, ton histoire. Tu l'as... vous avez fait ça par terre, comme ça ?

PHIL

Pas tout à fait. En réalité, ce n'est pas elle... Je l'ai remise debout, et là, ris si tu veux, je lui ai dit que je l'aimais à la folie.

EVELYNE (*criant*)

Tu as osé ! menteur !

PHIL

J'avais tellement envie d'elle que j'étais prêt à n'importe quelle exagération de style. Et puis ça lui faisait vraiment plaisir d'avoir quelqu'un à ses genoux, bafouillant des compliments un peu gonflés, j'avoue. Tu aurais aimé nous voir, ne dis pas le contraire.

EVELYNE

Qu'est-ce qui s'est passé exactement ? Les faits.

PHIL

Tu veux des faits. Tu vis de ça. Tu te nourris de faits divers. En voici. Du calme, voyons. J'y arrive. Tu brûles de savoir si c'était bon, meilleur qu'avec toi ? Pour te faire plaisir, et me faire pardonner par la même occasion, je pourrais dire que ç'a été couci-couça, plutôt décevant. Qu'Aline n'est pas très — comment dire ? — convaincante. Que j'ai même eu du mal à m'en tirer. Tu te sentirais...

EVELYNE

Laisse-moi le soin de sentir par moi-même. Je veux la vérité.

PHIL

Tu y tiens tant que ça ? Les faits bruts, c'est ton vice. Tu ne rêves pas, toi, tu manges de la réalité. C'est ce qui m'a attiré chez toi, d'ailleurs. Ton appétit, ta voracité. Tu ne te contentes pas de cinéma, ou de romans-photos. Il te faut du solide. De quoi mordre. Je me demandais tout à l'heure si tu avais eu le dessus avec Gilles...

EVELYNE

Le dessus ?

PHIL

Tu me comprends très bien.

(*Elle rit.*)

EVELYNE (*prise au jeu*)

Au début, non. Je lui laissais l'illusion de m'écraser. De me dominer. Il en était si fier. La plupart des hommes ont

besoin de ça. Nous autres, les épaules collées au matelas, on est perdantes. Et vous chantez victoire. Même pas en secret. Votre visage vous trahit. Quand on prend le dessus, comme tu dis, ça vous glace. Vous n'osez pas nous regarder, ni fermer les yeux. C'est bien trop féminin. Les rôles sont renversés. Vous faites pitié, et sais-tu pourquoi? Parce que vous avez l'impression d'être vaincus. Ça vous dévirilise. Nous, au contraire, ça nous délivre de votre poids, de votre arrogance. A la longue, vous finissez par aimer ça.

PHIL

C'est plus reposant.

EVELYNE

Oui. Plus besoin d'être viril à tout prix. (*Silence.*) Tu as le don de détourner la conversation. Et Aline dans tout ça?

PHIL

Elle ne voulait rien entendre. C'est ce qu'elle disait, en tout cas. Si son Gilles nous surprenait. Et toi, sa seule amie? Te faire ça!

(*Elle rit.*)

EVELYNE

Comme si ça comptait. La preuve!

PHIL

La preuve, c'est qu'elle a résisté au moins dix minutes. Elle a fini par avouer que ça la tentait.

EVELYNE

La salope!

PHIL (*sur un ton de reproche*)

Evelyne, voyons. Elle s'est vengée de Gilles, c'est tout. Il la négligeait depuis des jours. Probablement parce qu'il pensait trop à toi.

EVELYNE

Elle a bien fait ça?

PHIL

Mieux que tu penses.

EVELYNE (*se levant*)

Comme ça, c'était bon?

(*Silence.*)

EVELYNE

Réponds!

(*Silence. Elle le gifle. Lui, la bouscule.*)

PHIL

Retiens-toi ou je te remets ça.

EVELYNE (*éclatant en sanglots*)

Vous m'écoeurez, tous les deux, vous m'écoeurez ! Pendant qu'on était partis sans nous douter...

PHIL

Est-ce que je soupçonnais quelque chose, moi, depuis un mois ?

(*Silence. Elle renifle.*)

EVELYNE

C'est affreux, Phil. Affreux. On s'est menti. On vivait en se cachant la vérité.

PHIL

Une partie de la vérité seulement. L'autre partie, c'était notre vie commune, le fait qu'on s'aimait malgré tout ça.

EVELYNE

Tu arranges bien les choses.

PHIL

J'essaie simplement...

EVELYNE

Tu n'as rien dit, depuis le printemps... Tout ce temps-là... Vous avez recommencé ?

PHIL

Non. A cause de vous deux, justement, vous deux ! Elle est bonne. Vous n'attendiez que l'occasion. Sans même le savoir, vous vous êtes bien vengés.

EVELYNE

Et dire que je me sentais coupable. Si j'avais su... Phil, si j'avais su, je n'aurais rien dit.

PHIL

Tu vois que, finalement, tu n'as plus rien à te reprocher. Déjà tu respirez. Blanchie par ma faute.

EVELYNE

Comme si ton mensonge éliminait le mien !

PHIL (*s'exaltant*)

Peu importe ! Evelyne. Ce qui compte, c'est que tu me vois tel que je suis, coupable de désir. Oublie le bon diable calme, inoffensif, le cœur sur la main, un peu bête en fin de compte. A quel point on peut tromper les autres. Le pire, Evelyne, c'est que, si c'était à recommencer, je le ferais parce qu'à ce moment-là je ne connaissais plus rien, j'avais perdu

la boule, je tremblais de désir. Tu peux me comprendre. Et c'est extraordinaire de se sentir poussé comme ça vers quelqu'un, sans rien savoir, poussé par le simple besoin physique du corps à corps.

EVELYNE (*pacifiée*)

Viens ici. Approche, voyons. Tu as peur que je te mange. Donne-moi ta bouche. J'ai envie de toi, Phil. Je t'écoutais et ça m'a pris. Phil, qu'est-ce qui se passe? J'ai envie de te mordre.

PHIL

Moi aussi, j'ai envie de te manger crue.

EVELYNE

Phil, Phil...

PHIL

Pousse-toi un peu que je m'installe.

EVELYNE (*tout bas*)

Ta bouche...

ANDRÉ MAJOR